

HÖLDERLIN

Poèmes

Traduit de l'allemand par
GUSTAVE ROUD

Édition établie par
THOMAS PIEL

I D E M • V E L L E



A C • I D E M • N O L L E

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2023

PRIÈRE AUX PARQUES

Un seul, un *seul* été... Faites-m'en don, Toutes-Puissantes!
Un seul automne où le chant en moi vienne à mûrir,
Pour que mon cœur, de ce doux jeu rassasié,
Sache se résigner alors, et meure.

L'âme à qui fut déniée, vivante, sa part divine,
Cherche en vain le repos dans la ténèbre de l'Orcus.
Mais qu'un jour cette chose sainte en moi, ce cœur
De mon cœur, le Poème, ait trouvé naissance heureuse :

Béni soit ton accueil, ô silence du pays des ombres!
Vers toi je descendrai, les mains sans lyre et l'âme
Pourtant pleine de paix. Une fois, une *seule*,
J'aurai vécu pareil aux dieux. Et c'est assez.

PARDON IMPLORÉ

Être sacré! Souvent j'ai porté trouble dans ta divine
Paix d'or, et parmi les plus profondes, les plus
Mystérieuses de la vie,
Tu as appris de moi mainte douleur.

Oh! consens à l'oubli, pardonne-moi! Pareil à ce nuage
Là-bas devant la calme lune, je m'éloigne, et tu
Brilles dans ta beauté réapparue,
Ô lumière, ô douceur, et dans ta paix.

COUCHER DE SOLEIL

Où es-tu? Mon âme ivre de ton délice
S'enténèbre, car l'heure vient de fuir où j'écoutais
L'Adolescent solaire dans sa grâce,
Tout sonore d'accords dorés,

Jouer son chant du soir sur la lyre du ciel,
Et lui répondre l'immense chœur des bois et des collines.
Mais loin de nous il s'en est allé
Chez les peuples qui savent encor lui rendre gloire.

LE PAIN ET LE VIN

La ville autour de nous s'endort. La rue illuminée accueille
le silence,
Et le bruit des voitures avec l'éclat des torches s'éloigne
et meurt.
Rassasiés des plaisirs du jour, vers le repos s'en vont les
hommes,
Et satisfait, songeur, un front penché soupèse
Pertes et gains. Dépouillé de ses fleurs, dépouillé de ses
grappes,
Las des labeurs de mille mains, désert, le marché dort.
Mais au cœur des jardins s'éveille et tremble une musique
lointaine,
Là-bas joue un amant, qui sait? ou peut-être un homme
saisi de solitude
Qui se souvient de ses amis perdus, de sa jeunesse, et dans
l'arôme
Des parterres fleuris chantent les fraîches fontaines
infatigables.
La voix des cloches vibre au calme crépuscule
Et le veilleur, gardien des heures, crie un nombre à pleine
voix.
Oh voici naître et frémir la brise aux feuilles extrêmes du
bocage,
Regarde! et le fantôme de notre univers, la lune,
Mystérieusement paraître; et la fervente, la Nuit vient,
Peuplée d'étoiles, et tout indifférente à notre vie;
La Donneuse d'émerveillements, l'Étrangère parmi les
hommes
Aux cimes des monts là-bas s'éploie et brille dans sa mélancolique
magnificence.

Ô miracle, ô faveur de la Nuit sublime! Nul ne sait
 La source, la grandeur des dons qu'un être reçoit d'elle.
 C'est ainsi qu'elle meut le monde et l'âme des hommes
 chargée d'espérance,
 Les sages même n'ont point l'intelligence de ses desseins,
 car tel
 Est le vouloir du Dieu suprême qui t'aime de grand amour,
 et c'est pourquoi
 Plus qu'elle encor le jour t'est cher où règne ta pensée.
 Mais parfois le limpide regard lui-même goûte l'ombre,
 et avançant l'heure
 Il quête le sommeil comme une volupté,
 Et l'homme au cœur fidèle aime à plonger les yeux dans
 la nuit pure.
 Qu'on lui dédie, ainsi qu'il sied, des chants et des
 couronnes!
 Car elle est le trésor sacré des insensés et des morts,
 Et perdure, elle-même éternel esprit pur de contrainte.
 Mais qu'elle aussi (car il le faut, afin qu'en notre lent séjour
 Dans cette ombre, quelque chose nous soit gardé qui nous
 conforte)
 Qu'elle aussi nous donne l'oubli, qu'elle aussi nous donne
 l'ivresse
 Sacrée, et le jaillissement du verbe! et qu'ainsi, comme
 des amants,
 Yeux jamais clos, coupes à pleins bords, audace à vivre,
 et sainte
 Souvenance, nous traversions la nuit au comble de l'éveil.

Et notre cœur, en vain le cachons-nous en nous-mêmes, notre
 âme en vain
 Nous la tenons captive! car qui donc, nous les maîtres,
 nous les disciples,
 Peut briser notre élan, qui donc, ah! nous interdirait la joie?
 Le feu divin lui-même nuit et jour s'efforce vers un brusque

Embracement. Viens donc! et nous tournerons nos yeux vers
 l'étendue
 Pour y chercher, si loin soit-il, un bien qui sera nôtre!
Une chose demeure ferme. Que midi sonne ou que le temps
 s'allonge
 Dans le cœur de la nuit, une mesure est là toujours,
 commune
 À tous, et chacun cependant reçoit en propre *son* destin.
 Chacun s'en va, chacun s'en vient aux lieux qu'il *peut*
 atteindre.
 Viens donc! Et qui pourrait mépriser le mépris, sinon ce
 triomphant
 Délire qui saisit les chanteurs soudain dans la nuit sainte?
 Viens aux rives de l'Isthme, oh viens! Là-bas où la rumeur
 immense de la mer
 Monte vers le Parnasse, où la neige scintille en diadème
 aux rocs delphiques,
 Là-bas dans le pays de l'Olympe, à la cime du Cithéron là-bas,
 Là-bas parmi les pins, parmi les pampres d'où voici Thèbes
 Et le fleuve Ismènos bruire, et la fontaine de Dircé,
 Là vit notre désir, là nos yeux quêtent leur délice!

Ô Grèce bienheureuse! Ô toi, demeure à tous les dieux
 donnée,
 Quoi! c'est donc vrai, ce qu'en notre jeunesse un jour nous
 entendîmes?
 Ô salle des festins! Ton sol? Mais c'est la mer! Tes tables?
 Les montagnes
 Jadis à cette seule fin bâties, en vérité.
 Mais les trônes, où sont-ils donc? Les temples? Où, les urnes
 De nectar, et le chant qui doit réjouir le cœur des dieux?
 Où brillent-ils, où donc, les oracles frappant au loin comme
 l'éclair?
 Delphes dort, et la voix du grand Destin, où sonne-t-elle?
 Où le dieu prompt? Lourd d'un universel bonheur, où, de
 quels cieux en fête
 Jailli, frappe-t-il les regards de sa splendeur tonnante?

Éther, ô Père! Ainsi montait le cri par mille et mille lèvres
Multiplié; nul n'était seul à supporter la vie. Car un tel bien,
C'est par l'échange, et le partage avec les inconnus qu'il
donne joie.

Une allégresse éclate; il s'accroît en dormant, le pur pouvoir
Du mot *Père!* et voici le legs de nos parents, le très antique
Signe qui retentit au loin, frappe et féconde!
Car c'est ainsi que les Divins prennent demeure, et
qu'ébranlant
Les profondeurs, trouant l'ombre, leur Jour descend parmi
les hommes.

5

Ils viennent, mais sans être devinés, vers eux s'efforcent
Les seuls enfants; le bonheur est là trop aveuglant, trop clair;
L'homme les craint; un demi-dieu sait les nommer à peine
De leur nom, ceux qui viennent à lui tout chargés de
présents.
Mais ils sont généreux, et le cœur lentement comblé de leurs
délices,
C'est à peine s'il sait user de son trésor.
Il crée, il le prodigue, et le profane lui devient presque sacré,
qu'il touche
Et bénit amoureusement de ses mains ivres.
C'est chose que les dieux souffrent jusqu'à l'extrême, alors
Dans la réalité de leur présence ils apparaissent, et les
hommes
S'accoutument au Jour, au bonheur, à contempler les Révélés,
la face
De ceux-là qui jadis ont nommé le Tout et l'Un,
Comblé le cœur secret de libre et vaste plénitude,
Et les premiers, les seuls, exaucé tout désir.
Tel est l'homme: quand son vrai bien l'attend, qu'un dieu
lui-même
De ses dons lui prépare, il ne le sait voir ni reconnaître.
Qu'il le *supporte* auparavant! Mais le voici nommer enfin ce
bien suprême,
Enfin! avec des mots jaillis comme des fleurs.

40

6

Et maintenant il songe à rendre un grave culte aux
bienheureuses

Divinités: que tout leur soit un vrai chant de louanges!
Rien n'est digne du jour, qui ne plaît pas aux dieux,
Nul vain geste devant l'Éther brillant n'a convenance.
Alors les peuples, pour mériter ces immortelles Présences,
Se lèvent, ordonnant splendidement leurs foules qui
s'épaulent;
Ils font surgir la beauté des temples, l'assise ferme et la
noblesse

Des cités, leurs vaisseaux bondissent loin des rives...
Mais où sont-ils? Où fleurissent-elles, les très-illustres, les
couronnes

De la fête? Athènes s'est fanée, et Thèbes. La rumeur des
armes, des chars d'or

Rivaux, s'est-elle à jamais tue aux échos d'Olympie?

Et les nefs de Corinthe ont perdu leurs couronnes pour
toujours?

Et pourquoi ce silence encore aux antiques et saints théâtres?
Pourquoi la danse morte, et sa rituelle allégresse?

Et pourquoi donc un dieu ne grave-t-il plus le front de
l'homme

Comme jadis, et scellant de son sceau celui qu'il a saisi?
Lui-même il descendait parfois et prenant forme humaine
À la divine fête il donnait fin, consolateur.

7

Mais nous venons trop tard, ami. Oui, les dieux vivent,
Mais là-haut, sur nos fronts, au cœur d'un autre monde.
C'est leur champ d'éternel agir, et le souci qu'ils prennent
de nos vies

Semble léger, tant ces hôtes du ciel en usent délicatement
avec nous.

Car un frêle vaisseau ne peut toujours enclorre leur puissance:
L'homme par instants seuls soutient le poids de la divine
plénitude.

41

Un rêve d'eux : telle ensuite est la vie. Mais l'erreur porte
 Secours, comme le sommeil, et la Nécessité, la Nuit
 donnent vaillance
 Jusqu'à l'heure où, grandis aux berceaux d'airain, des héros
 puisent
 En leur cœur cette force jadis qui les fit aux dieux pareils.
 Alors, dans un fracas de foudre, ils surgiront. Mais jusqu'au
 jour de leur venue,
 Le sommeil souvent me paraît moins lourd que cette veille
 Sans compagnon, cette fiévreuse attente... Ah! que dire
 encor? Que faire?
 Je ne sais plus, – et pourquoi, dans ce temps d'ombre misé-
 rable, des poètes?
 Mais ils sont, nous dis-tu, pareils aux saints prêtres du dieu
 des vignes,
 Vaguant de terre en terre au long de la nuit sainte.

8

Pourtant, à l'heure où vers le ciel (qu'elle nous semble donc
 lointaine!)
 Remontèrent tous les Donneurs de joie hors de nos vies,
 Où le Père ayant détourné des hommes son visage,
 La tristesse établit son juste règne sur la terre,
 Quand, dernière Présence, un paisible Génie aux divines
 paroles
 Consolatrices, eut annoncé la fin du Jour et disparu,
 Comme un signe de sa venue ici-bas jadis, un gage
 De son retour, le chœur des dieux nous laissa quelques
 dons
 Où nous goûtions comme aux jours premiers de tout
 humaines jouissances,
 Car la grandeur n'est plus source de joie parmi les hommes,
 ayant grandi
 Hors de leur prise, et nul cœur encore, ah! nul cœur pour les
 suprêmes
 Délices n'est assez fort; seule palpite une sourde
 reconnaissance.
 Le pain est fruit de terre, et la lumière cependant doit le bénir,

42

Il faut le dieu tonnant pour que le vin donne sa joie.
 C'est pourquoi nous gardons souvenance aussi des Immortels,
 qui furent
 Jadis nos hôtes, et qui reviendront au temps propice,
 C'est pourquoi les poètes aussi chantent le dieu du vin, et
 leur louange
 Vers cet antique dieu ne jaillit point d'une vaine et factice
 ferveur.

9

Oui, leur parole est *vraie*: il est celui qui réconcilie
 Le jour avec la nuit, guide éternel du chœur des astres
 alternés;
 Sa joie est de tout temps, pareille à la verdure impérissable
 Des pins qu'il aime, à ce lierre aussi qu'il a choisi pour sa
 couronne,
 Car il demeure, apportant lui-même à ceux qui se lamentent
 Sans dieux dans la ténèbre un vestige des dieux enfuis.
 Ce qu'ont prédit des enfants de Dieu les chants antiques,
 Vois! nous le sommes, *nous!* Ce sont là les fruits de
 l'Hespérie!
 Ô miracle! en des hommes s'est accompli le dire avec rigueur:
 Crois-en qui l'éprouva! Mais rien, quoi qu'il advienne, rien
 n'a force
 D'agir, car notre cœur est mort, nous vivrons tels des ombres
 jusqu'au jour
 Où l'Éther, notre père, ayant reconnu les siens, leur
 appartienne.
 Mais le fils du Très-Haut, durant la longue attente, le
 Syrien descend comme un porteur de torche parmi les
 ombres;
 Des sages bienheureux le voient; d'un sourire leur âme
 prisonnière
 S'étoile, et la tiède clarté ranime leurs yeux morts;
 Dans les bras de la Terre avec délice le Titan sommeille et
 songe,
 Et Cerbère, Cerbère même, le jaloux, boit et s'endort.

COMME AU JOUR DU REPOS

Comme au jour du repos un paysan s'en va
Voir ses champs au matin, quand de la haute nuit brûlante
Sans relâche ont jailli les éclairs glacés, et sourdement
L'orage à l'horizon s'apaise et gronde encore,
Le fleuve redescend à ses rives, une fraîcheur
D'herbe verdit au sol, et la pluie du ciel, porteuse
De joie, goutte à chaque cep, et les arbres du bosquet luisent
Debout dans la paix du soleil :

Tels vous voici, debout sous les cieux favorables,
Vous non formés par un seul maître, ô vous qu'élève
Aux lacs légers de sa magique omniprésence,
Belle divinement, puissante, la Nature !
C'est pourquoi, lorsqu'elle semble au long d'une saison dormir
Dans le ciel, ou parmi les plantes ou les peuples,
Les poètes aussi s'endeuillent, ils paraissent
Abandonnés, et pourtant pressentent le futur,
Comme il est pressenti par celle qui repose.

Mais le jour luit ! Je l'ai vu poindre à la cime de mon attente.
Ah ! que ce que je vis, le sacré, soit mon dire !
Car celle qui est plus vieille que le Temps, celle-là même
Qui domine les dieux de l'Orient et ceux du Soir,
La Nature ! aujourd'hui dans un fracas d'armes s'est éveillée,
Et du haut de l'éther au tréfonds de l'abîme, selon
L'impérissable loi, comme jadis du Chaos sacré jaillie,
L'Inspiration se sent vierge reflourir,
Créatrice de toutes choses.

Et tel aux yeux de l'homme, quand il conçut
De hauts desseins, ce feu qui luit, tel à cette heure,
Au signal nouveau des actes du monde
Un feu s'est allumé dans l'âme des poètes.
Ce qui advint jadis, mais fut à peine
Ressenti, maintenant paraît dans sa neuve évidence,
Et celles qui cultivèrent notre champ, souriantes sous leur
servile

Déguisement, les voici connues, les toutes
Vivantes, les puissances mêmes des dieux!

Tu voudrais les saisir? Leur esprit souffle dans ce chant
Qui jaillit du soleil des jours et de la terre chaude,
Et des orages au haut des airs, et d'autres dans les abîmes
Du Temps plus longuement mûris, chargés d'un sens
Plus lourd, plus clair à notre cœur, et qui suivent leur errante
Voie entre terre et ciel ou parmi les peuples.
Les pensées de l'Esprit unanime s'achèvent
En silence dans l'âme du poète,

Pour que cette âme, par elles brusquement
Frappée, et de l'Infini depuis un long temps connue,
Frémisse de souvenirs et qu'au feu de l'éclair sacré, son fruit
Né dans l'amour, l'œuvre des hommes et des dieux, le
Chant trouve naissance
Heureuse, leur rendant un double témoignage.
Ainsi (disent les poètes) le dieu qu'elle voulut dans sa
splendeur
Contempler, fit choir sur le palais de Sémélé sa foudre
Et, divinement blessée, elle enfanta le fruit
De l'orage, l'être sacré, Bacchus.

Et c'est pourquoi les fils de la terre maintenant
Au feu céleste sans péril trempent leur lèvre.
Mais c'est à nous pourtant qu'il appartient
De rester debout, tête nue, ô poètes!
Sous les orages de Dieu, de saisir de notre propre main
Le rayon du Père, l'éclair
Lui-même, et de tendre aux foules, sous son voile
De chant, le don du ciel.
Que notre cœur, comme un cœur d'enfant,
Soit pur, que soient nos mains vierges de fautes, le rayon
Du Père, le pur éclair ne nous brûlera point.
Et dans son ébranlement suprême, sa douleur à la douleur
unie
D'un dieu, le cœur éternel restera ferme à jamais.

À LA SOURCE DU DANUBE

.....
Ainsi qu'à l'orgue, en accords sonores et splendides,
Dans l'enceinte sacrée, très haut
Jaillissement pur hors des tuyaux inépuisables,
Sonnant l'éveil le prélude au matin commence,
Et maintenant au loin, de salle en salle,
En nappe de fraîcheur le fleuve mélodieux s'épanche
Et gorge d'enthousiasme peu à peu
Toute la demeure aux replis d'ombre glacée,
Et voici naître alors, voici qui montent vers le
Soleil de la fête et lui répondent, les voix en chœur
Des fidèles : telle s'en vint
De l'Orient à nous la Parole,
Et contre les rocs du Parnasse, aux flancs du Cithéron, ô
Asie ! j'entends l'écho venu de toi et il se brise
Au Capitole et des Alpes vertigineusement descendue

Une étrangère s'en vient à nous, celle qui rompt
Le sommeil, la
Voix façonneuse d'hommes.
Et de tous ceux qu'elle avait frappés, une stupeur
Saisit l'âme, et sur les yeux des plus dignes
Ce fut la nuit.
Car l'homme est de grand pouvoir ; il maîtrise
Les flots, la ferme roche et la fureur du feu ;
Et l'épée, à ce forger de hauts desseins, n'impose
Point, mais devant
Le Divin l'homme fort gît abattu,

Et sa semblance est de la bête sauvage, errante
Sous l'aiguillon du jeune sang
Par le faite des monts sans trêve,
Et qui ressent dans la brûlure de midi
Sa propre force. Mais quand vers l'horizon
La lumière sacrée au jeu des brises
S'incline et qu'avec un rayon plus tiède
L'esprit de joie sur la terre bienheureuse

Descend, la bête alors s'abat, de cette neuve splendeur
Frappée, et glisse, avant l'approche même des étoiles,
Au vigilant sommeil. Et tels nous sommes. Car à maint des
nôtres
La flamme du regard devant les dons divins est morte,

Ces présents d'amitié qui d'Ionie nous
Vinrent et d'Arabie encore, et jamais la leçon sans prix
Ni la grâce même des chants ne firent naître
Dans l'âme de ces hommes endormis
La joie. Mais quelques-uns veillaient. Et souvent leur pensée
Heureuse voyagea parmi vous, ô citoyens des villes belles,
Au temps des jeux, où le Héros près des poètes, invisible
Et secret siégeait, le regard aux lutteurs, glorifiant d'une lèvre
Souriante, lui le glorifié, ces enfants aux graves loisirs.
Tout n'était qu'incessant amour, – ce l'est encore.
Et cette séparation même à nos pensées
Vous lie, sur les bords de l'Isthme, ô corps de joie!
Et sur les rives du Céphise et sur les flancs du Taygète.
Et de vous aussi notre mémoire est pleine, ô vallées du
Caucase
Et vous là-bas, ô très antiques paradis,
Et de tes patriarches et de tes prophètes,

Ô Asie, de la puissance de tes fils, ô Mère!
Qui sans trembler devant les signes du monde
Et tout le ciel à leur épaule et la totale Destinée,
Enracinés aux cimes, de longs
Jours, les premiers surent cette chose :
L'entretien seul à seul
Avec Dieu. Maintenant ils reposent. Mais puisque, ô
Vous tous des temps anciens, vous n'avez point dit
(Et c'est chose qu'il faut dire) d'où procède votre venue,
C'est nous, sur l'injonction sainte, qui te nommons, nous te
Nommons, Nature! et de toi tout ce qui dut aux dieux
naissance
Comme d'un bain surgit dans sa neuve fraîcheur.

Et nous allons comme s'en vont des orphelins.
Tout est comme jadis; seule nous faut cette sollicitude

Les jeunes hommes pourtant qui se souviennent de l'Enfance,
Ceux-là non plus ne sont des étrangers dans la demeure.
Leur vie est triple : celle même que vécurent
Les premiers-nés parmi les enfants du ciel.
Et la fidélité n'a pas été donnée
Comme un vain présent à notre âme.
Non point nous seuls, c'est votre trésor même qu'elle garde!
Et ces sanctuaires, ces armes de la Parole
Qu'en nous quittant, nous ses guerriers moins adroits,
Vous nous laissâtes, ô fils de la Destinée,

Vous les hantez souvent aussi, ô favorables
Esprits! et quand votre nuée sainte enveloppe l'un de nous,
Une stupeur nous saisit et nous ne savons en dire
Le sens. Mais avec le nectar vous confortez d'arôme notre
souffle,
Et la joie nous visite alors ou le brusque assaut d'une pensée.
Mais qui vous chérissez d'un trop profond amour,
Il n'a de repos qu'il ne soit devenu l'un des vôtres.
Ah! laissez donc légère autour de moi votre présence,
Ô Cléments, que je demeure ici, car il est mainte chose
À chanter. Mais déjà s'achève avec des larmes bienheureuses,
Comme un dit de l'amour, mon chant,
Et tel en moi, parmi
Mes rougeurs, mes pâleurs, je l'ai senti naître
Et s'exhaler.

Mais toutes choses vont ainsi.